

Le PAYSAN d' AUTREFOIS

... Je te vois dans ton village, qui ne s'appelle pas encore commune, mais qui déjà est une paroisse. Voici l'église, qui vous sert non seulement de lieu de réunion pour prier, mais de grenier commun, de halle et de forteresse, en cas d'agression. Voici le manoir avec son rez-de-chaussée dont le carrelage est de terre battue, où tu vas rendre tes comptes. Ta maison ? Une hutte dont la charpente est faite d'un treillage de lattes de bois ; en guise de mortier, de la boue ou de la paille. Pas de cheminée : tu allumes ton feu au milieu de ta hutte, et la fumée sort par la porte. Pas de lit : tu couches comme tes bêtes, sur une litière. Pas de mobilier : quelques vieilles étoffes, et la vaisselle indispensable. Vêtu de drap grossier, tu te nourris de pain, d'oeufs, de poissons et de lard. La viande de boeuf, tu n'y goûtes qu'aux jours de grande fête. Tes frères ont l'habitude des beuveries, des disputes et des rixes. Tu les laisses danser et jouer aux quilles, regarder bateleurs et colporteurs, écouter ménestrels et vendeurs de spécifiques. Mais tu sors de ta hutte aussitôt qu'est signalé un de ces moines mendiants qui racontent de si belles histoires sur la ville de Rome, fondée jadis par la duchesse de Troie, dont les habitants, païens à l'origine, furent rachetés par Pierre et par Paul, où l'on voit les corps d'onze mille martyrs, où il suffit de se rendre pour gagner douze mille indulgences, où l'on vous montre des langes de l'Enfant-Jésus, la verge d'Aaron et des branches du buisson ardent du milieu duquel le Seigneur parla à Moïse. Tu ne sais ni lire ni écrire : la vie intérieure n'en est que plus riche. L'univers est peuplé de forces invisibles pour d'autres, réelles pour toi. Innombrables sont les saints que tu vénères, avec qui tu vis en perpétuelle communion. Tu t'adresses à eux plus facilement qu'à ton seigneur, parce que tu ne le vois pas. Tu demandes à Saint-Eloi de guérir tes chevaux, à Saint-Didier de te débarrasser des taupes qui ravagent tes champs. As-tu mal aux yeux ? Tu invoques Sainte-Claire. Veux-tu t'assurer de belles récoltes ? Tu ne commences de labourer qu'après avoir prononcé, trois fois, du pain et de l'avoine, avec un cierge allumé, autour de la charrue. Veux-tu conserver intacte ta récolte ? Tu places du buis béni sur le fourrage. Veux-tu empêcher tes poules de s'égarer ? Tu traces une croix sur la cheminée, quand tu en as une. Tu as peur du diable, des sorcières et des loups-garous. Les fées et les lutins qui dansent à minuit sur nos bruyères, tu ne sais qu'en penser : viennent-ils du ciel ou de l'enfer ?

Et tu vas ainsi d'année en année, de siècle en siècle, toujours pareil à toi-même. Les guerres ne sont pas ton affaire : elles regardent les gens d'armes. Mais, plus tu vas, et plus tu en souffres : il y en a une qui dure cent ans ! Elle dure pourtant moins que toi qui résistes à tout.

Si je peux te voir au déclin des temps anciens et à l'aube des temps nouveaux, ce n'est point la figure monstrueuse et terrible de Jacques Bonhomme que j'aperçois. Elle exista, je le sais : mais, à côté d'elle, la tienne se précise dans une atmosphère d'automne où l'on entend les cloches et non le tocsin, pacifiques et résignées. Déjà tu connais les paroles de l'Évangile : "Heureux ceux qui sont dans l'affliction, car ils seront consolés !" Tu n'est point celui qui réclame ni qui pille. Jamais tu ne prends ta hache pour enfoncer des portes, et tu sais que la faux n'a été créée que pour la moisson.

Henri BACHELIN (Le Serviteur)